

MÉLIMEMOIRES d'un OCCITAN

Ceci est plus une "biographie augmentée" qu'une fiction, la réalité ayant été à la fois purgée des scories inutiles et renforcée des traits les plus marquants.

Le patronyme ZELLER et le prénom Lucien sont des masques

En SAVÈS

Prologue

Ici, c'était PUYLAUSIC, *Podio Lausicum*, du nom du seigneur LAUZIC qui vivait là en 1220. Tributaire à la fois de la Généralité d'AUCH, du Comté de COMMINGES et du diocèse de LOMBEZ, au moins jusqu'à la Révolution de 1789 qui fit de celle-ci une Sous-Préfecture avant qu'elle ne glissât en Canton pour finir en Commune.

De son point culminant qui est la terrasse du Château, à 260 mètres, on surplombe d'une bonne centaine de mètres le bourg de LOMBEZ, là, en bas, à moins d'une lieue. Mais surtout, par beau temps, on peut compter tout autour une bonne vingtaine de clochers et admirer, sur le quart de l'horizon sud, les sommets enneigés de la chaîne des Pyrénées.

Sous le règne de François 1^{er}, un litige entre les deux coseigneurs locaux et les manants se conclut par un accord notarié, daté du dernier jour de février de l'an de l'incarnation 1545, appelé l'Instrument. Si l'on exclut le notaire, les témoins et les nobles de la liste des noms qui y sont cités, dans les manants qui restent, on y trouve quelque cent-douze chefs de familles, pour seulement

quarante-huit patronymes. Parmi eux, deux ZELLER Jean et Bertrand.

Moins d'un siècle et demi plus tard, en 1687, le Cadastre est refait ; la pécune manquant pour payer des arpenteurs professionnels, deux assistants moins coûteux, appelés indicateurs, sont désignés parmi les paroissiens pour les assister ; on y trouve un Jean ZELLER.

Les ZELLER

Dans la maison ZELLER¹, en Coustets², ce jour de 1725, Athanase faisait la fête. Pensez donc, Antoine lui avait donné son premier petit fils et il convenait, comme c'était ici la tradition, non seulement de parfaire l'onction chrétienne par le rituel gascon, mais aussi d'inviter la parentèle entière, ainsi que les proches amis, pour partager sa joie.

Pour l'onction chrétienne, il s'en était bien sûr remis au curé de la paroisse, Monseigneur CLAVERIE, qui en assumait la charge depuis déjà quinze ans. Mais surtout à son grand fils de vingt-cinq ans Dominique, entré depuis huit ans déjà en religion, comme acolyte.

Pour le rituel gascon, il aurait pu s'en charger lui-même, mais il savait le plaisir qu'il ferait à son frère Jean-François en lui confiant cet office, que les historiens du bon et voisin roi Henri rendraient plus tard célèbre. Il s'agissait tout simplement d'effleurer d'une gousse d'ail les lèvres de l'enfant et de lui faire sucer trois gouttes d'un bon vin local,

¹ Voir l'arbre généalogique en page 27

² Peut découler de "Côteaux"

faute de disposer ici d'authentique jurançon. Jean-François s'en acquitta avec grand soin, ce qui n'empêcha pas le petit Jérôme de fort grimacer et vociférer ; plus encore, peut-être, que tantôt sous l'effet du sel sacré et de l'eau bénite.

Il s'était réservé, lui, l'organisation de la fête, en y invitant, entre autres pâtés, confits et terrines, quelques poissons tout frais pêchés d'en Marsaou et même de l'Espienne, deux ou trois volailles dodues à souhait, traitées tant au pot qu'en grillades au sarment de vigne, et autant de cruches que nécessaire de son meilleur claret. Car il fallait qu'il en fût ainsi, ce jour-là, pour la prospérité future de l'héritier et le bonheur immédiat partagé. Et ce repas vaudrait ripaille, à comparer au triste et chiche quotidien qui, depuis quelque temps, frisait la disette. Même si, dieu merci, cette disette n'était en rien comparable à toutes les horreurs que rapportaient les quelques colporteurs de passages, sur la famine qui frappait durement le reste du pays.

C'est en fin de repas, à la deuxième goutte³, que les souvenirs remontent le mieux dans les conversations qui s'échauffent. Les bons surtout, ceux qui ne se lassent pas de revenir et qui déclenchent chaque fois les mêmes rires ; mais aussi les autres, que tous les ans passés ont tant attendris qu'ils ne font même plus pleurer les femmes.

Il y eut certes une pensée pour Dominique, le père d'Athanase, disparu depuis trois ans. Mais on parla beaucoup, une fois de plus, de Jean l'arrière-grand-père, bien qu'on l'eût porté en terre voilà maintenant vingt ans

³ Marc de raisin

et plus. Il s'était tellement consacré à son village, pour établir le nouveau cadastre qu'il n'était pas près de quitter la mémoire de ses habitants et de nourrir la fierté de sa famille.

La nouvelle Église

Pour sa carrière sacerdotale, l'abbé Dominique ZELLER n'avait, jusqu'en cette année de ses cinquante-quatre ans qui l'avait ramené à PUYLAUSIC, ni à remercier le seigneur pour son originalité, ni à lui faire le grief de grandes incommodités. Ses débuts d'acolyte à PUYLAUSIC même, à dix-sept ans à peine, puis de sous-diacre et diacre à MONTADET ne l'avaient guère éloigné de ses parents, MONTADET étant à bien moins d'une lieue du toit familial.

C'est dire s'il connaissait bien le pays, les vrais et les faux secrets de la terre et des gens, son histoire, tout entière ponctuée par ces grands événements carillonnés que sont les naissances, les épousailles et les deuils. Il en connaissait aussi les moindres, ceux que la pudeur oblige à chuchoter, les malaises du corps et les peines des âmes, et tous les autres, qui ne sont qu'insignifiantes péripéties, voire de simples anecdotes. Dans sa famille même, il avait loué le seigneur pour toutes les promesses de postérité que portaient les baptêmes des enfants de son neveu Jérôme : Jean, qui allait maintenant sur ses dix ans, et Pierre, tout juste né de l'an passé.

Jérôme, lui, l'avait tout d'abord étonné, par les curiosités qu'il avait manifestées très jeune aux douleurs des animaux et des personnes, et par son habilité à les soulager de ses mains. Aussi l'avait-il beaucoup encouragé à développer ces dons par de sérieuses études d'anatomie,

au risque d'avoir à arbitrer quelques conflits entre cette pratique éminemment païenne et son engagement théologique. La récompense était là : Jérôme était aujourd'hui reconnu comme un bon chirurgien⁴.

Mais voilà que, de retour au pays, l'aventure n'avait pas tardé à commencer. Par un véritable coup de tonnerre, sous la forme de l'interdit que Monseigneur l'Évêque avait jeté, quatre ans plus tard, sur l'église de Puylausic ; laquelle, il devait bien le reconnaître se trouvait dans un état de telle vétusté et de délabrement qu'il était indiscutablement sacrilège d'y inviter plus longtemps son Dieu tout puissant, seigneur de la terre et maître de l'univers. Qui, pensait-il, rayonnait sûrement dans le ciel, mais faisait grande pénitence ici-bas. Quant à ses paroissiens, il savait qu'ils n'en pensaient pas moins, leur commisération pour le Seigneur n'ayant d'égale que la crainte qu'ils avaient pour leur propre sécurité. Et si la fréquentation des offices ne baissait point, il avait la sagesse de l'attribuer plus à la crainte d'un mauvais dérapage dans l'au-delà qu'à la qualité de ses prêches.

Comme le lui faisaient fort irrévérencieusement observer ses deux galapiats⁵ d'enfants de cœur, même les plus bigots montaient plus allègrement la côte la messe dite qu'ils ne la descendaient aux trois coups⁶ que sonnait Antoine, son propre frère, tant leur peur était grande d'une

⁴ Le métier de "Chirurgien" était reconnu alors à ceux qui avaient l'art des procédés manuels servant à guérir les maladies externes

⁵ Petits vauriens (amicalement) ; ancien mot du midi

⁶ Les trois derniers coups de cloche qui appelaient les fidèles tout juste avant le début de la messe.

méchante chute sur leur train arrière ; sans compter le risque, une fois arrivés, de recevoir sur leur tête un ou deux chevrons ou même le toit de l'église en entier.

Il est vrai que tout en bas, au centre du cimetière et en bordure d'En Marsau, elle avait eu à souffrir plus qu'ailleurs de l'humidité des lieux. Oh, une humidité toute relative car, en plein sud exposée, elle ne pâtissait pas vraiment de ce généreux soleil qui faisait ici depuis toujours la loi, et la ferait longtemps encore ! Enfin, l'interdit était là et l'abbé Dominique ne pouvait prendre son bréviaire sans en hacher la lecture de toutes les supputations qui pouvaient lui venir à l'esprit sur la recherche et le financement d'un autre site, moins exposé aux miasmes.

Derrière chez lui, il y avait bien un bout de terrain, à la fourche des chemins qui, venant d'En Bole, allaient ici vers la gauche, en bas, au cimetière et là, tout droit, vers le Barry. Tous les jours il y pensait un peu plus. La butte du Château en réduisait certes la largeur, mais il ferait son affaire de ce petit inconvénient, en limitant au besoin la profondeur des petites chapelles latérales qu'il imaginait déjà.

Il obtint assez facilement du châtelain le don du terrain. C'était dans les usages, et la parcelle n'était ni cultivée, ni vraiment cultivable.

Restaient à assumer les coûts de la construction.

Pour la main d'œuvre, il pourrait compter sur la plupart des hommes de la paroisse, qui sauraient bien voir là l'occasion d'afficher leur piété et, sans doute aussi, d'obtenir à peu de frais quelques indulgences divines pour

la rémission de ces péchés que l'on oubliait parfois, les jours de confession. Les matériaux, eux, coûteraient d'autant moins que l'on pourrait en récupérer le maximum de la démolition de l'ancienne église.

Pour les autres dépenses, il faudrait bien, d'une façon ou d'une autre, trouver les fonds nécessaires, et ne point trop compter sur la dîme, cet impôt de l'église dont l'essentiel partait à l'évêché et qui, se gaussait-on, allait d'autant moins aux œuvres de charité qu'il servait, en premier, le train de vie des clercs. La plus simple, mais aussi la plus aléatoire, consisterait donc à faire appel au bon peuple, par autant de quêtes spéciales que pourraient raisonnablement accepter, et honorer, des paroissiens dans l'ensemble peu fortunés.

Enfin, pour parfaire le tout, il s'engagerait à donner lui-même l'exemple, en payant tant de sa personne dans les travaux les plus durs du chantier, que de sa cassette personnelle, où il avait conservé presque intacte la part d'héritage qui lui était échue dix ans plus tôt au décès de son père Athanase.

Ainsi ferré dans ses résolutions, il ne rencontra aucune difficulté pour convaincre son Evêque, qui lui donna d'autant plus facilement son accord qu'il lui coûtait peu.

Les travaux commencèrent en 1758, au mois de mai. Dès lors, les offices furent dits en l'église de SAUVIMONT et les paroissiens, en une sorte d'avant-goût de purgatoire, durent allonger de plus d'une heure, tant à l'aller qu'au retour, le trajet dominical et celui de toutes les cérémonies carillonnées. On comprend donc que l'abbé Dominique, qui

savait bien que le risque d'égarer les brebis était d'autant plus grand que le chemin menant au pré était long, n'eut de cesse de bâtir et de faire bénir une chapelle dans les meilleurs délais. Il choisit de donner la priorité à la chapelle de la Vierge, sur le côté Sud du nouvel édifice. Son empressement, cependant, ne manquait pas de rigueur ; et il aimait rappeler la réponse que lui fit Firmin, le jour où il lui demanda si son muret était bien d'équerre :

- Oc, per ségur, moussu curat, es ben d'escayro, et may passò un mos...⁷

Elle fut prête en six mois, et son inauguration, juste la veille de Noël, mit fin avant les grands froids aux longues et redoutables processions.



Il lui fallut encore cinq ans, jusqu'en mai 1763, pour la terminer ; cinq ans durant lesquels sa patience, qui n'était certainement pas sa vertu cardinale, avait été mise à une épreuve au moins aussi rude que celle qui avait ébranlé sa santé. Jamais il n'aurait pu imaginer tant de temps pour simplement charroyer sur deux ou trois centaines de toises l'autel de l'ancienne église et les quelques accessoires et ornements qui la décoraient. Mais c'était une véritable réussite et il n'en était pas peu fier, car elle avait vraiment fière allure, sa petite église, surtout lorsqu'on la découvrait en haut de la montée, en venant du bourg. C'est son clocher-mur percé de trois loges campanaires en plein

⁷ Oui, bien sûr, monsieur le curé, et même ça dépasse un peu...

cintre et orné de quatre pyramidons, qui forçait tout d'abord l'admiration ; et l'on ne pouvait pas rester insensible à la majesté de son portail roman, à la beauté de sa porte à deux vantaux et à l'harmonie de son porche que soulignaient les deux épis de faîtage en terre cuite fichés en façade, à chaque angle de l'auvent.

Enfin, il pouvait désormais profiter de ce petit chef d'œuvre quasi personnel, et mieux se consacrer à ses ouailles, en particulier à son petit neveu Jean, tout d'abord, qui avait convolé avec Jeanne Paule MARTIN, des Bordes. Il avait lui-même célébré leur mariage puis, en 1765, le baptême de leur petit garçon Bertrand.

L'abbé Dominique s'éteignit dans la sérénité de l'œuvre accomplie, le lendemain de Noël 1771, tout juste quarante-deux ans, jour pour jour, après avoir été ordonné prêtre et treize ans après avoir inauguré la Chapelle de la Vierge. L'office des morts fut célébré le 27 décembre par le chanoine-sacristain de la cathédrale de LOMBEZ

Sa famille, au grand complet, était venue l'accompagner : au premier rang Jérôme, le chirurgien au talent désormais reconnu, et ses deux grands fils : Jean l'aîné et Pierre, encore tout emprunté dans la trop grande carcasse que venaient de lui donner ses dix-huit ans. De l'autre côté de l'église, celui des femmes, le petit Bertrand serrait de près les jupes de Jeanne Paule sa mère et ouvrait tout grand ses yeux de six ans sur la majesté de la terrifiante cérémonie.

L'absoute dite, l'abbé Dominique fut enseveli dans le sanctuaire de sa chère église, qu'il allait désormais partager avec ce Seigneur qu'il estimait avoir bien servi sa

vie durant et qu'il avait sorti de son ancienne et croulante demeure. Son tombeau fut placé sous le marchepied du maître autel, du côté de l'évangile : celui qui est, chacun le sait, le plus proche de Dieu.

La Révolution

Depuis le début de cette année 1789, l'agitation qui secouait le pays tout entier avait trouvé ici, en contre point, un havre de félicité. Comme si déjà, le bonheur était dans le pré⁸...

Non point qu'on ignorât ici plus qu'ailleurs les embarras financiers du Roi, ni les mauvaises querelles que se faisaient Intendants, Cours et Parlements ; le curé ne manquait pas d'en émailler régulièrement son prône. Même si ses paroissiens ne l'écoutaient le plus souvent que dans cette respectueuse affectation qui permet à la fois d'entendre le prêche et, tout simplement, de prendre un léger acompte sur la sieste de l'après-midi, ils en avaient, pensaient-ils, retenu l'essentiel. A savoir que toutes ces intrigues ne les concernaient en rien et que la dîme, déjà trop lourde, ne pouvait être que fort mal employée.

Cela vint à la fin de janvier, par le citoyen-maire MARTIN, comme on le désignait maintenant. En tant que premier consul du village, il avait été convoqué chez le bailli, à LOMBEZ, pour s'entendre dire que le Roi avait décidé de convoquer à VERSAILLES les Etats Généraux du royaume et que, pour les préparer, chaque paroisse devait rédiger un cahier de doléances. Voilà qui était nouveau et aurait pu paraître bien compliqué si, en même temps, on

⁸ En référence à un film à venir, quelques siècles plus tard

ne lui avait pas fourni un modèle déjà fort bien argumenté qu'il suffisait d'assaisonner aux récriminations locales. Comme il y en avait peu, l'affaire fut rondement menée, en quelques Assemblées Générales de la communauté de PUYLAUSIC, que le citoyen MARTIN réunit incontinent trois dimanches consécutifs. Le cahier s'en fut rejoindre ceux des autres villages et chacun d'eux, se fondant dans les autres, y perdit certes l'essentiel de ses particularités, mais y gagna pour la plus grande gloire de ses rédacteurs toute la force d'une expression universelle. Une gloire au demeurant mal partagée, entre une poignée d'agitateurs de ville qui, à LOMBEZ, y trouvaient la source de leurs gesticulations, et les paysans d'ici qui n'en avaient cure et qui, bien au contraire, y présentaient quelques funestes désagréments.

Les ZELLER étaient toujours les plus proches voisins de l'église. Le vieux Jérôme, qui allait maintenant vers ses soixante-cinq ans, vivait en toute sérénité dans la maison familiale avec ses deux fils, Jean et Pierre, ses brus et ses trois petits enfants.

Cela n'allait pas durer et, bien au contraire, les funestes désagréments que l'on craignait allaient venir, tout juste après qu'arrivèrent, à peine assourdies, les clameurs des victoires remportées à PARIS le 14 juillet, et le 4 août, par le peuple sur l'opresseur.

Les unes après les autres, les églises des villages voisins avaient été saccagées par des hordes d'hommes armés, étrangers à ces paroisses et venant de LOMBEZ ; à PUYLAUSIC, on avait donc tout lieu de se méfier. Lorsque le commando prit le chemin du village, tout en bas de la

côte des Sarrades, il fit grand bruit, tant il était à la fois convaincu de la vertu salvatrice de la mission qu'il avait à accomplir, confiant en son succès et sûr de son impunité. Au point, sans doute, qu'on l'entendit suffisamment tôt, d'en haut du soulan du Château, pour aviser.

On comprit vite que le curé et son aristocratique parentèle se fassent discrets. On s'accorda aussi sur le fait que le citoyen MARTIN devait préserver ses fonctions électives. Pierre ZELLER prit alors l'initiative d'intervenir. C'était, pensait-il par ailleurs, à lui de le faire, et à double titre. Non seulement il était le voisin le plus proche de l'église et ne devait-il pas ça, aussi, à la mémoire de son grand-oncle l'abbé Dominique, qui avait mis tant de sa personne pour bâtir cette église trente ans plus tôt et dont lui-même avait été l'un des enfants de cœur préférés ? Mais, face à l'appareil quasi militaire qui s'annonçait, pouvait-il faire autre chose que rapidement récupérer à la sacristie tous les ostensoirs, calices, ciboires, patènes, custode, encensoir et autres burettes qu'il y trouva, de les envelopper dans la meilleure des toiles de sac qui tomba sous sa main et vite cacher l'ensemble dans l'appentis qui jouxtait son étable, au plus profond du foin qu'il y avait engrangé.

Tout échauffée tant par l'effort qu'elle avait dû faire pour monter jusque-là, et qui avait très tôt vidé les gourdes, que par les hymnes révolutionnaires qu'elle chantait à tue-tête depuis son départ, la mauvaise troupe s'engouffra dans l'église. En proie au vandalisme le plus sacrilège, elle renversa les autels, mutila les statues et les tableaux, et fit au milieu du village, avant d'y mettre le feu,

un pitoyable tas de surplis, étoles, chasubles et autres ornements sacerdotaux.

La sourde colère qui suivit coula, et pour longtemps, une lourde chape de tristesse sur le village. Car les semaines et les mois qui suivirent n'apportèrent rien de bien bon, rien de ce qui avait nourri les grandes espérances du printemps.

La confiscation de la petite cloche, qu'une députation de révolutionnaires vint chercher au prétexte de faire contribuer la paroisse au financement des assignats, fut vécue comme un insupportable outrage et un véritable vol. Certes, puiser dans la fortune du grand clergé pour régler les dettes de l'état ne consternait personne. Mais s'en prendre aux paroisses les plus démunies, aux plus simples des curés et à la religion elle-même, c'était autre chose. Ici, tout un chacun ne doutait pas que l'église lui appartenait déjà et considérait depuis toujours que le curé était des leurs. Même le curé DEBARRY avait su faire oublier ses titres de naissance.

Pourtant, bientôt, pour tous les curés, les temps allaient devenir encore plus difficiles, avec l'obligation constitutionnelle du serment civique qui amena à PUYLAUSIC le citoyen-prêtre DUPUIS, qui fut aussitôt considéré comme un véritable intrus.

Ainsi passèrent dix ans, dont les habitants d'ici, étrangers aux cataclysmes nationaux, retinrent plus la chute des assignats que les bienfaits de cette nouvelle liberté qui limitait tellement celle de leur culte. La famille ZELLER avait perdu Jérôme en 1793, mais s'était agrandie,

chez Bertrand son petit-fils, de Dominique la même année, puis de François en 1795 et de Jeanne-Paule en 1799.

A la faveur du Concordat, on vit revenir un vrai curé à PUYLAUSIC. Et tout le monde lui fit fête, comme si le cauchemar de ces dernières années devait s'évanouir à jamais dans la continuité retrouvée des grandes et joyeuses traditions du village.

Car, en dépit de tous ces malheurs, on avait su conserver intact au fond du cœur une grande capacité d'humour et de joie. La preuve en fut sur le champ donnée par un énorme éclat de rire, qui explosa lorsque l'on apprit que le sieur DUPUIS, l'intrus de 1792, avait fini son triste séjour sur terre comme marchand de dindons, les plus idiots des volatiles.

Pierre, le curé CAZABONNE, Bertrand...

Depuis quelques jours, l'année 1839 avait fini de consommer son été, et la lumière se faisait déjà plus rousse, en fin d'après-midi surtout ; moins dans le ciel, qui semblait vouloir encore retenir les chaudes clartés de septembre jusqu'à un impatient crépuscule, que dans l'air lui-même, juste au-dessus des herbages jaunis, des chaumes brûlés et des pampres indigo. Comme tous les ans, entre Saint-Michel et Saint-Martin, entre vendanges et labours, le village faisait la fête aux dernières chaleurs. Déjà, les premières brumes matinales pointaient sur la rosée. C'est le moment où les maîtres paysans font le choix des emblavures et, en quelque sorte, façonnent à leur talent les paysages du printemps prochain. Non sans prêter une oreille attentive aux sombres cuves qui, dans le

noir des chais, mijotent les toutes récentes vendanges et préparent déjà le vin nouveau.

Pierre ZELLER avait bien tenu jusqu'au quatre octobre, un jeudi, et à quatre-vingt-six ans, il était mort ; pour ainsi dire, en bonne santé. Une santé de fer qui, sa vie entière, ne l'avait guère quitté et que certains ne manquaient pas d'attribuer aux mérites de son père Jérôme, le chirurgien. D'autres se permettaient de penser à une toute spéciale protection du Seigneur, en récompense du sauvetage des vases sacrés, cinquante ans plus tôt. Mais les premiers ne voyaient là, sans conteste, que pure bigoterie.

Dans la petite église où il officiait, depuis vingt ans déjà, monseigneur CAZABONNE avait organisé un service funèbre digne de ce paroissien qu'il connaissait bien ; pour avoir été depuis l'enfance, et pour être toujours l'ami de son fils Bertrand, il n'était pas peu fier de mettre à sa disposition un site à la mesure du mérite de ce bon serviteur de Dieu. Un site à la rénovation duquel il s'était dépensé sans compter depuis sa nomination, sans même lésiner sur ses propres deniers. Il avait alors trouvé l'église dans un état affligeant, qui affichait encore le triste témoignage du saccage de 1789. La dureté du temps, d'abord, ne lui avait permis que de faire face aux rapetassages les plus urgents ; son premier souci avait été d'entièrement restaurer l'église elle-même, afin d'en effacer à jamais les souillures des exactions révolutionnaires, et le second, d'en renouveler les ornements dans leur totalité.

En 1827, il avait fait acheter une petite cloche, pour remplacer celle que les révolutionnaires avaient confisquée

et qui, selon les uns, avait été incontinent fondue pour battre monnaie, ou, selon d'autres, avait été récupérée par les clercs de LISLE-JOURDAIN pour le clocher de leur cathédrale.

En 1830, il avait fait planter une croix, non loin du portail de l'église. Il ne pouvait pas se souvenir de cette cérémonie sans frémir. En effet, elle avait bien failli coûter la vie au jeune Joseph MALET. Dans l'insouciance de ses cinq ans, le petit Joseph s'était bien imprudemment approché du chantier et avait reçu sur la tête une grosse cheville de fer, qui lui perça le crâne. On craignit longtemps pour ses jours mais, sans que ni le curé ni personne d'autre n'évoquât de miracle, en raison principalement des causes premières de l'accident, il finit par guérir et se porter comme un charme. Enfant de cœur, il n'avait certes pas été le dernier à tâter du vin de messe.

À cette évocation, l'abbé LAUZIN le chercha furtivement dans l'assistance et le repéra rapidement à la simple lueur de ses yeux éclatants de malice. Non, un jour comme aujourd'hui, il n'aurait certainement pas touché aux burettes sacrées ; il avait toujours eu le sens des bonnes convenances, et un enterrement, ça se respecte. Pourtant, tant par ses propres confessions que par la réputation qu'en faisait ses bigotes les plus indulgentes, il savait bien que ce polisson de quinze ans n'était pas le dernier à marauder dans les patus et les taillis pour cueillir tantôt mûres et tantôt gratte-culs, ce rouge fruit de l'églantier dont il tirait ces poils qui irritaient tant l'épiderme des filles. Et, selon la saison, on le voyait partir à la cueillette de champignons dont il était le seul à connaître les nids, ou encore grimper à la cime des arbres, au risque de se

rompre le cou, cette fois ci sans aucune protection divine, pour dénicher les œufs de pies. Mais n'en avaient-ils pas fait de même, avec Bertrand, dans leur jeunesse?

Enfin, il y avait à peine quatre ans, il avait à ses frais fait planter les ormeaux qui formaient l'allée reliant l'église au village et ériger le Chemin de Croix.

Pour la cérémonie, la foule des grands événements s'était déplacée. A commencer évidemment par tous les ZELLER, d'ici et d'alentour, qui s'étaient réunis autour de Bertrand ; lequel, à soixante-six ans, prenait le relais de son oncle à la tête de la famille et que l'on appellerait désormais Bertrand l'ancien. A la sortie du cimetière, le marmonnement des condoléances ne l'avait pas empêché de les compter, dans sa tête. Avec lui, ça faisait vingt-deux ZELLER ; en comptant son fils aîné Dominique, le forgeron et son petit-fils de six ans, qu'on avait prénommé Bertrand comme lui, mais sans compter les maris des filles et les épouses des garçons.

Pour bien entrer dans son nouveau rôle de patriarche, Bertrand avait tenu à recevoir toute la famille, ainsi que le curé. À l'issue de la cérémonie, donc, tous se retrouvèrent chez lui, où Jeanne-Simone avait préparé une légère collation. Toute simple, et maigre, comme l'usage le voulait, et dont l'essentiel était constitué d'une chaude soupe de légumes, dans laquelle, bien sûr, trônaient les haricots. Toujours selon la coutume, avant d'entrer dans la maison, on s'était lavé les mains sur le pas de la porte. Par respect pour le défunt.

Ainsi passa ce triste après-midi, dont octobre hâtait déjà la fin. Et la menace de la précoce obscurité de l'automne poussa chacun à regagner très tôt son toit. Le dernier curé de la famille, Jean-Marie, devait dire sa messe le lendemain aux aurores du côté de LISLE-JOURDAIN ; il était parti le premier juste après la soupe. Les briquetiers Pascal, sa femme Domenge et leur fille Jeanne l'avaient suivi de près, car il fallait compter plus d'une bonne heure pour regagner SABONNERES. Les autres, habitant sur place, n'avait certes pas un grand chemin à faire, mais, avant la nuit, il y avait les bêtes à soigner.

Dès le lendemain, la ronde des habitudes reprit. A la messe, tout juste observa-t-on combien manquait la puissante voix du vieux Pierre dans la reprise des cantiques, et le curé CAZABONNE ajouta une prière à son office dominical pour confirmer à Dieu les suppliques qu'il lui avait déjà adressées la veille pour le salut de son dernier paroissien disparu.

Avant même l'Ite Missa Est, l'affaire était entendue et la page tournée ; dans le respect simple et rustique qu'ont les hommes de la terre pour les choses les plus naturelles.

Bondieuseries

L'hiver avait été froid, plus rigoureux que d'habitude. Il se terminait en déluge. Mars était arrivé sans aucune accalmie et partout alentour la boue était profonde et les chemins impraticables.

Monseigneur AUGUSTIN, l'archevêque d'AUCH, n'en avait pas pour autant modifié son programme et avait

maintenu la visite qu'il avait entrepris de faire à sa paroisse de PUYLAUSIC.

C'est la raison pour laquelle, très tôt, ce samedi six Mars 1841, PUYLAUSIC attendait son évêque. Avant même que l'aube se lève, l'abbé CAZABONNE avait non seulement vu ses paroissiens se rassembler autour de lui mais il avait aussi accueilli en grand nombre ceux de toutes ses paroisses voisines, les uns et les autres endimanchés comme pour les plus belles fêtes, mais tous crottés jusqu'au col.

Il est vrai que c'était ici une première visite d'Archevêque et que, de mémoire d'homme, on n'avait vu pareil équipage dans ces campagnes.

Il y avait là, au premier rang de l'église, tous les enfants destinés à recevoir tout à l'heure le sacrement de la Confirmation. Quarante-deux au total, dont trente uniquement pour PUYLAUSIC. Ceux-là, il les avait minutieusement préparés à ce saint sacrement, n'hésitant pas à exciper des inconvénients de la pluie pour transformer en ultimes et austères révisions de catéchisme les quelques demi-journées de détente prévues à l'origine pour préparer les jonchées et reposoirs nécessaires à la qualité des processions. Mais l'affaire était, au fond, trop sérieuse pour qu'aucun d'entre eux ait vraiment rechigné, tout au moins en public. L'abbé s'en était d'ailleurs assez bien prémuni, par une séance de confessions anticipées qui n'avaient guère laissé de place, depuis, à quelque possibilité de péché que ce fut, même véniel. Et il trouvait déjà une première récompense de son zèle dans la joyeuse candeur qu'affichaient Jean et Augustine ZELLER, les

enfants de Bertrand le jeune, Pierre et François BEYRIA, Dominique et Jeanne LAFONT, et tous les autres...

Derrière, au premier rang des hommes, il y avait François MALET, le maire et, autour de lui, tout le Conseil de Fabrique, chacun des marguilliers⁹ étant prêt à rendre compte de l'application qu'il avait mise à bien assumer la gestion des biens de la paroisse.

A neuf heures, lorsque l'évêque et sa suite entrèrent dans l'église, on était déjà très en retard. L'équipage épiscopal s'étant embourbé en bas des Sarrades, au passage de l'Espienne, il avait fallu en toute hâte lui dépêcher un char à bœufs pour le dégager et le mener, toujours sous la pluie, jusqu'ici.

La messe dite, et la communion donnée à plus de cent personnes, l'évêque se leva pour procéder à cette cérémonie de Confirmation pour laquelle, en fait, tout le monde était venu et qui, chacun le savait, commençait par une redoutable épreuve de catéchisme. Redoutable en tout premier lieu pour l'abbé CAZABONNE, dont la confiance en ses jeunes catéchumènes était certes sans limite, mais qui chercha néanmoins d'instinct à se rassurer, dans une courte et muette prière de sa composition. Une épaisse chape d'angoisse tomba sur les premiers rangs, et le silence se fit, total.

- Où est Dieu ?
- Partout...

La première question et la première réponse, dans leur concision, rompirent l'anxiété et la tension retomba au

⁹ Membres du Conseil de Fabrique ; encore appelés fabriciens.

fur et à mesure de l'interrogatoire, jusqu'au cantique final et libérateur.

La visite que fit ensuite le prélat de l'église, limitée à l'intérieur pour cause de pluie, puis une solennelle bénédiction du Saint-Sacrement, finirent de détendre les dernières retenues. C'est donc le cœur libéré, sinon joyeux, que l'assistance reprit ensuite les prières pour les morts, que l'on fit sans sortir de l'église, le temps n'ayant pas permis qu'on allât les faire en bas, au cimetière, sans courir le risque, sur les cent cinquante pas qui le séparaient de l'église, de glissades dangereuses, et ridicules.

Mais ceux qui s'en sortirent le moins bien furent les marguilliers, qui eurent droit, avant le départ de l'évêque, à un cours fort détaillé sur leur rôle, qui ne se limitait pas à simplement veiller à l'entretien de tous les objets nécessaires au culte et aux réparations des édifices paroissiaux : Eglise, Presbytère, Cimetière... Ce dernier, au demeurant, s'entendirent-ils dire, méritait d'être mieux fermé, un mur d'une bonne toise ou une haie vive convenant mieux pour sa clôture que la piteuse élévation de terrain actuelle.

Et ce ne fut pas sans maugréer et regretter quelque peu d'avoir trop bien contribué, à midi, à la qualité des agapes que le curé avait organisées pour ce rabat-joie, qu'ils attelèrent sur le soir le même équipage de bœufs que le matin, pour reconduire à LOMBEZ l'évêque et toute sa suite.

Toujours, évidemment, sous une pluie battante.

Pouvait-on raisonnablement se douter, alors, qu'une aussi extraordinaire visite allait se reproduire à peine deux ans plus tard, très exactement le trois avril 1843.

Certains, encore les plus naïfs, affirmaient que ces beaux messieurs ne revenaient aussi tôt que pour contrôler que le Conseil de Fabrique avait effectivement mis en pratique les sages conseils donnés plus tôt. Les plus réalistes penchaient pour un motif plus futile, sinon moins important, lié à la richesse de la table du curé, que tout un chacun, ici, ne manquait pas d'alimenter du mieux qu'il pouvait, surtout dans les grandes occasions. Personne n'osait penser que l'évêque, souhaitait tout simplement voir la paroisse sous le soleil.

Avec l'expérience de la précédente, la cérémonie fut enlevée en quelques tours de chants, et la Confirmation donnée, si l'on peut dire, en un tour de main.

Dès lors, et sans que l'on sût si les comptes de la Fabrique avaient définitivement satisfait à ce nouvel examen, ou si la soupe avait ou non déçu, on ne vit plus jamais un Prélat de cette dimension venir rendre visite à la paroisse. Il fallut même attendre quatre ans, et l'avènement du pape Pie IX, pour que l'abbé CAZABONNE obtienne de l'Archevêque l'autorisation d'organiser à cette occasion un Jubilé de trois semaines, dans le courant de janvier 1847. On en profita pour bénir solennellement la croix de fer, plantée depuis quelques mois déjà à la place de l'ancienne croix de bois, renversée par le vent, et dont l'installation avait coûté quelque quatre cent cinquante francs, payés par moitié par la Fabrique et le Curé. Et Joseph MALET, aujourd'hui adulte, se recueillit ce jour-là mieux que de

coutume, en souvenir du clou de l'ancienne croix qui avait bien failli, presque vingt ans plus tôt, l'expédier dans l'au-delà.

Sous la protection de ce Jubilé, sans doute, l'année 1847 était passée sans événement notoire. Mais, en ce début de 1848, à quatre-vingt-huit ans passés, l'abbé CAZABONNE restait infatigable et n'en avait pas fini avec l'immense entreprise de rénovation de son église. Il est vrai que le sort l'avait sérieusement contrarié, en ce dimanche de la Solennité de St Pierre de 1846, la petite cloche s'étant fêlée en sonnant la fin de la cérémonie.

Aujourd'hui, le chantier en cours était son remplacement. Et quel chantier ! Pensez donc : il avait fallu décrocher et descendre la cloche fêlée qui, pour n'être cependant que la plus petite, n'en pesait pas moins de 250 kilos. Puis on l'avait transportée jusqu'à la fonderie, du côté de TOULOUSE, pour être coulée dans la nouvelle qui, elle, en frôlait le double ! Forgerons et charpentiers avaient été requis pour refaire les poutres de support, façonner et braser les anses des deux cloches, car on avait profité de l'occasion pour refaire à neuf les équipements de la seconde.

Dans cet affairément, l'avènement de la République, le 25 février, passa presque inaperçu. Il fallut toute la lucidité et le sang froid de Monsieur PASSAMA, le nouveau propriétaire du Château, qui avait été tout récemment élu à la mairie de la commune, pour rappeler ses administrés à l'ordre et aux devoirs républicains. Il le fit certes avec un grand retard, puisque ce ne fut que le douze juin que l'on

planta le très officiel arbre de la liberté, mais avec beaucoup de diplomatie, puisqu'on le planta près de la croix, au milieu de l'allée d'ormeaux qui reliait l'église au village. Il le fit encore avec beaucoup de panache, puisqu'il organisa le dimanche 15 octobre dans son château un grand banquet patriotique de cent couverts.

Le dimanche suivant, probablement pour n'être point en reste, le curé CAZABONNE invita au presbytère, pour un second banquet, les quelque cinquante enfants de la paroisse.

L'équilibre œcuménique ayant été ainsi rétabli, on put tous ensemble, le dimanche suivant 29 octobre, à vêpres, procéder à l'inauguration de la nouvelle cloche. La bénédiction en fut faite par Monseigneur MONTANT, le curé de LOMBEZ. Monsieur PASSAMA accepta d'en être le parrain et son épouse, Marie, d'en être la marraine. Comme il se doit en de telles circonstances, elle accepta aussi de lui donner son prénom. Et l'on trouva, aussi, le plus satisfaisant des équilibres dans la participation de chacun aux frais : la cloche ayant coûté mille huit cent cinq francs et soixante-quinze centimes, Monsieur PASSAMA en donna quatre cents, la Fabrique autant et Monsieur le curé deux cents. Le reste fut couvert par les quêtes, dont une, faite spécialement à cette intention, rapporta deux cent cinquante francs.

L'abbé CAZABONNE s'autorisa alors de ralentir le train quasi infernal de ses activités. Il dura ainsi cinq ans de plus, ce qui lui permit de saluer sans grand enthousiasme l'avènement du second Empire, le deux

décembre 1852, et d'atteindre le vingt-cinq avril 1854, à huit heures et demie du soir, l'âge canonique de quatre-vingt-quatorze ans, dix mois et trois jours.

L'abbé DAVEZAC, nommé le 14 mai qui suivit, n'avait qu'à bien se tenir pour faire mieux que son prédécesseur !

Bertrand le jeune

Le principal événement de cette année 1858, pour les ZELLER qui étaient restés sur PUYLAUSIC, avait été le mariage de Bertrand le jeune¹⁰, le fils de Dominique le forgeron et forgeron lui-même. Un événement qui n'en était pas un pour son âge, vingt-cinq ans, mais qui devenait insolite par l'origine de sa future. Pensez donc, comme s'il n'y avait pas eu assez de bonnes et sérieuses filles de son âge à PUYLAUSIC, ou aux environs immédiats, où tous ses anciens jusque-là avaient su trouver leurs épouses, il était allé chercher sa Germaine LAFORGUE à MIRAMBEAU, un hameau à une bonne dizaine de kilomètres, du côté de LISLE-EN-DODON ! C'était de surcroît une jeunette d'à peine dix-neuf ans dont on se demandait comment elle allait prendre en charge la maison des forgerons. Car Dominique était veuf, et Bertrand vivait avec son père.

Le mariage eut néanmoins lieu à MIRAMBEAU pour la St Pierre, le mardi vingt-neuf juin 1858.

¹⁰ Petit-fils du premier Bertrand, dit l'ancien

Et la vie continua son cours, qui ne fit guère d'écho à la décision de son cousin, l'abbé Jean-Marie, de démissionner de sa charge de curé de PEBEES. Il se dit qu'il avait souhaité exploiter quelques biens personnels acquis de côté de L'ISLE JOURDAIN et de MONTIRON.

A PUYLAUSIC, la petite Germaine s'acquittait avec bonheur de ses nouvelles charges dans une harmonie qu'aucun témoignage ne put mettre en défaut. Ce n'est seulement qu'aux vendanges de 1861 qu'elle put annoncer à son mari qu'elle était enceinte.

Tout, alors, s'accéléra. Ferdinand naquit six mois plus tard, le vingt-huit avril, et le seize juillet, Bertrand acheta pour trois cents francs une vigne appartenant en indivision à Jean Baptiste MALET, l'ancien trésorier de la Fabrique et à son fils Joseph, le miraculé de la Croix de la Mission de 1830.

Tout allait bien et on pouvait maintenant faire la fête. Une semaine plus tard, après avoir dansé plus que de raison chez des voisins, Bertrand sortit tout en sueur, prit froid et en mourut. On était le vingt-trois juillet et il n'avait pas encore vingt-neuf ans. Germaine n'en avait pas vingt-quatre et le petit Ferdinand, qui portait en lui seul plus de trois cents ans de filiation continue, n'avait pas encore trois mois.

Le deuil fut insupportable et Dominique n'entra dans sa soixante dixième année, six mois plus tard, que pour disparaître à son tour, le jeudi vingt-neuf Janvier 1863.

Ferdinand

Germaine s'était isolée dans sa peine, recluse. Pendant longtemps, elle évita tout contact avec le monde extérieur, tant avec sa mère qui s'était retirée à TOULOUSE qu'avec les voisins, et même avec les cousins.

La famille SANSAS, dans sa simplicité de cultivateurs, avait compris la détresse de cette très jeune veuve. Leur fils surtout, le cordonnier. Un soir de moindre chagrin, il lui avait proposé de l'épouser et elle avait accepté. La petite exploitation des ZELLER ayant été données en fermage et les conditions civiles du mariage ayant été réglées par un contrat en date du vingt-huit décembre 1863, ils se marièrent peu après, en toute discrétion et, un an plus tard, Ferdinand vit arriver une petite sœur dans sa maison, qu'on baptisa Eudoxie.

Ainsi alla la vie, longtemps, paisible et harmonieuse. Sans vraiment de nouvelles du reste de la famille, le curé Jean-Marie excepté. Dans le pays, son retour le premier avril 1881 à la carrière sacerdotale, comme vicaire à LIAS, ne pouvait pas passer inaperçu.

Ferdinand avait grandi ; plus en âge qu'en taille, car il ne mesura jamais plus d'un mètre soixante-deux. Dès qu'il eut atteint sa majorité¹¹, dans l'ambiance revancharde de l'époque¹², il s'engagea le 5 avril 1883 pour cinq ans dans l'Infanterie, à MIRANDE. Un bourg qui n'était qu'à guère plus de quarante kilomètres, ce qui le laissait bien loin de la ligne bleue des Vosges. Au terme de son

¹¹ 21 ans

¹² Il fallait reconquérir l'Alsace et la Lorraine

engagement, il en sortit sergent et, dépité, il reprit les terres et la maison familiales, dans laquelle il ouvrit un petit commerce.

Arguant que son père était bien allé, déjà, chercher son épouse à MIRAMBEAU, Ferdinand, lui, alla chercher la sienne, Marie Anita LAPORTE, à MASSEUBE où il se maria le vingt avril 1894. La modestie des filles aidant, Eudoxie s'établit plus près, à MONTADET, où son époux, Ferdinand MONTAND, était propriétaire.

En 1899 naissait Agnès, le premier enfant de Ferdinand ZELLER et de Marie Anita.

Jean Marie ZELLER, le curé désormais retraité, n'en saurait rien car à quatre-vingt-neuf ans, le quinze décembre 1897, il avait définitivement quitté l'hospice civil de L'ISLE JOURDAIN pour rejoindre un Seigneur qu'il avait toujours servi avec une grande foi, en dépit de son intermède civil. Et il comptait bien sur son immense indulgence pour régler au mieux ce petit écart de carrière qu'on aurait qualifié, en d'autres temps, de simple congé sabbatique.

À son tour Raoul naquit le 23 août 1906 ; Eudoxie en devint la marraine.

Puis vint la guerre, la grande, en 1914. A cinquante-deux ans, Ferdinand se retrouva trop vieux pour être mobilisé. Décidément, il n'était pas né pour visiter les Vosges. Mais toujours gaillard pour travailler, et faire prospérer ses biens ; mieux bien sûr que tous ceux qui avaient été appelés au front.

C'est ainsi qu'après la victoire, non sans scrupules certes et sans s'estimer être vraiment riche, il avouait ne

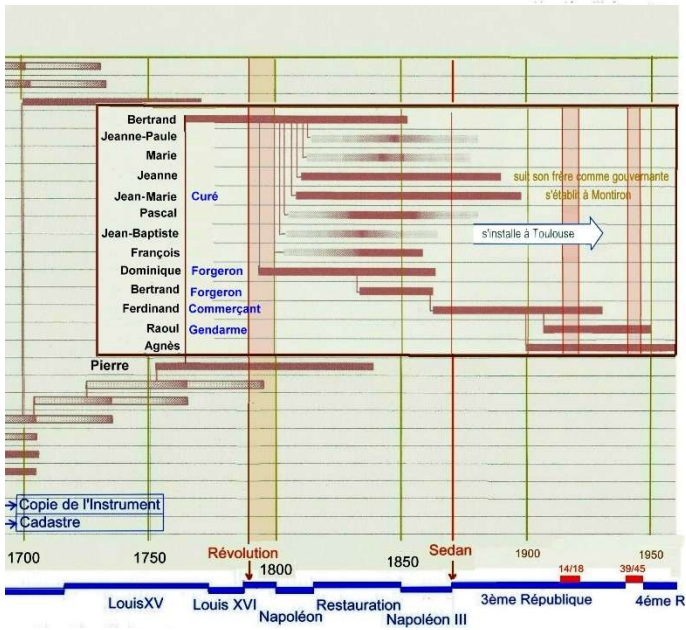
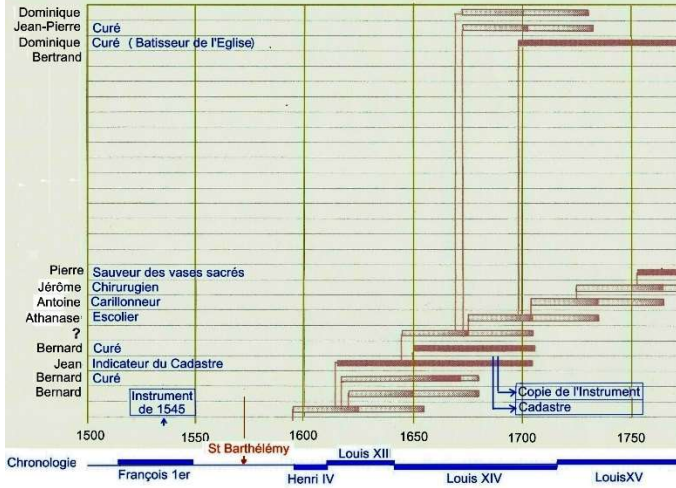
pas être des plus pauvres ; au point de bien marier sa fille Agnès, d'envoyer son garçon Raoul en pension dans une école d'Agriculture renommée et de se payer une automobile.

Son gendre, Léopold, était revenu de la guerre sans avoir connu de blessures que celles des autres ; il l'avait entièrement passée comme infirmier à l'hôpital militaire de VILLERS-COTTERETS. L'école d'Agriculture était à ONDES et Raoul dut y entrer en pensionnat.

Cependant, la Camarde, qui n'avait point épargné son père, le frappa à son tour : il perdit la vie dans un accident d'automobile en juillet 1929 du côté de GIMONT.

L'arrangement de famille fixa Agnès et sa famille à Puylausic et Raoul partit sur des chemins qui le menèrent à DRUDAS, en Lomagne.

GENEALOGIE des ZELLER



En LOMAGNE

Prologue

Du temps des gaulois, il y avait en cette extrémité sud de la LOMAGNE, à DRUDAS, une grande forêt ; on y parlait la langue vascone¹³. Le premier Seigneur local identifié s'appelait Pierre. Il était membre de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem. Dans sa lignée figureront, cent ans plus tard, un Arnaud d'Esparbès, puis les Comtes de RESSEGUIER ; une très grande famille française, originaire du Rouergue, au XIVème siècle, et dont une branche s'établit à TOULOUSE. Elle fournit, entre autres, le Marquis de La PEROUSE et celui, bien moins armorié, de MIREMONT. Elle entra quatre générations plus tard, dans la famille, encore plus modeste, des de RIGAUD.

Lesquels n'étaient certes pas issus de la roture, un de leurs ancêtres, déjà prénommé Joseph, ayant été en 1790 élu Maire de TOULOUSE, après la dissolution du Capitoulat, et guillotiné le 1er avril 1794 par la Révolution.

Au Perruquet

Dans moins de dix ans, on changerait de siècle. Ce n'était pas le souci de François, du haut de ses dix ans. Il vivait là, au "Perruquet", la modeste métairie de ses parents Guillaume CAILLARD et son épouse Marie, et cela suffisait à son bonheur

Un bonheur qu'il partageait non seulement avec ses parents, mais aussi avec son grand-père, dont il portait le

¹³ Dont sera issu le terme "gascon"

prénom, et avec sa grand-mère Madeleine, qui vivaient sous le même toit.

Toute la parentèle, égaillée sur le coteau, à seulement quelques jets de pierre, participaient aussi à ce bonheur. Une première partie de la famille vivait tout près, aux "Chambous" et une autre de l'autre côté des bois du "Tourguil", trois kilomètres plus loin à peine.

C'est au cours des longues soirées d'hiver, au coin du feu, qu'il avait saisi quelques bribes notables des événements familiaux, les plus tristes comme les plus salaces.

C'est ainsi qu'il sut que son grand père, le premier CAILLARD qui vint dans la région à l'époque de la Révolution avec son épouse Jeanne, était d'un village distant d'au moins vingt kilomètres et qui s'appelait Saint-Paul. Il en serait parti en 1789, disait-on, après avoir mis la main à la démolition du château du village voisin. Et cet exploit magnifique le ravissait.

La métairie était au milieu des champs, dans un vallon au relief montueux et riche, selon les saisons, de chemins boueux ou ombragés, d'épais taillis, de haies infranchissables et d'épineux buissons, qui permettaient toutes sortes de maraudes, de cavalcades et d'aventures à la mesure de son âge. Il en connaissait tous les recoins à champignons, de magnifiques cèpes qu'on disait bordelais, et toutes les caches qui abritaient, l'automne venant, tant de petits gibiers, lapins de garenne et perdreaux. Alors, il les chassait, tantôt en posant des collets, dont il avait appris l'usage par son grand-père, tantôt en les tirant à la fronde, comme tous les gamins, et même tous les hommes,

savaient le faire, avec plus ou moins d'adresse. Car était-il maladroit ou imprudent, ou les deux, celui qui, l'ayant atteint d'un caillou à l'œil droit, avait fort incommodé sa vision ?

En contre-bas, il y avait même l'Hermitage, cette petite rivière qui sortait du parc du Château où elle avait sa source et où la commune avait construit un lavoir public.

Il allait aussi, assez régulièrement, à l'école, comme le faisaient alors une trentaine de petits camarades, conformément à la loi promulguée par le ministre Jules FERRY depuis presque dix ans. Dans la commune, on n'avait pas attendu la loi pour ouvrir cette école, au moins pour les garçons. C'est Le Comte Edmond de RESSEQUIER, alors maire, qui en avait pris l'initiative dans les années 1850. Bâtie sous la mandature de son successeur, Monsieur ESCALAS, elle fut inaugurée en 1860 par monsieur LAGARDELLE. Le bâtiment, à un étage, réunissait la Mairie, l'école et le logement de l'instituteur. Il traversera les siècles.

C'est là qu'il apprit par cœur, comme c'était alors la règle, la liste des départements, avec leurs préfectures et sous-préfectures. Il la récitera encore soixante-dix ans plus tard, sans guère d'hésitations. Monsieur DUFOUT, son maître, était satisfait de ses résultats, et même des résultats de l'école en général, aucun illettré n'ayant à l'époque été décelé parmi les conscrits lors des Conseils de Révision. En dépit d'un absentéisme qui culminait au moment des fenaisons.

Car les travaux agricoles, alors, n'épargnaient guère les enfants, à qui l'on assignait, entre autres mais

immanquablement, la garde quotidienne des deux bœufs de labour, et leur conduite au ruisseau, pour les faire boire. Mais aussi le ramassage des œufs et la distribution du grain aux poules, quand la mère était empêchée. Ils devaient parfois guider les bœufs, lors des labours, ou encore tourner le volant de la tarare¹⁴ , pendant que le père battait les gerbes, ou les fèves, au fléau.

Le service du Château



Ce jour-là¹⁵ François se prépara pour le service du Château, auquel il était convié pour le lendemain. Un service bien particulier et qu'il connaissait pour l'avoir déjà exercé à trois ou quatre occasions. C'est la Comtesse Marthe qui l'avait requis comme "galopin", sans doute satisfaite des prestations précédentes. Elle et son mari Joseph de RIGAUD recevaient, en grand attelage. C'était, ils l'ignoraient, une de leurs dernières réceptions. Ils avaient un peu moins de cinquante ans et leurs deux fils, Jules et Henri, quinze et dix-sept.

Le rôle du "galopin" consistait, pour l'essentiel, à assister la cuisinière autour de la grande cheminée de la cuisine. Ses outils, le "potager de cuisine" et la rôtissoire à broches. Le potager de cuisine était, en quelque sorte,

¹⁴ Vanneuse qui permettait de séparer les cosses et les impuretés des grains.

¹⁵ Ce passage est inspiré par un récit rapporté dans un document de présentation de l'Hôtel qui succéda au Château au début u XXIème siècle

l'ancêtre de la cuisinière : sur une longue paillasse en briques, il devait allumer puis attiser à bonne convenance divers creusets à braises permettant la cuisson des bouillons et potages, ou autres plats à bouillir la viande ou à pocher œufs et poissons. Sur la rôtissoire, il devait badigeonner régulièrement les volailles embrochées par les cuisiniers et qui tournaient au rythme de mécanismes dignes des meilleures pendules à poids.

Il en profiterait sans doute, comme les fois précédentes, en fin de service, pour explorer quelques dépendances de ce grand Château qui possédait près de la moitié des terres de la commune¹⁶, réparties entre une vingtaine de métairies, et qui employait à demeure une bonne trentaine de domestiques. Peut-être pourrait-il pousser jusqu'au chenil, qui hébergeait une meute de chiens courants. Il essaierait aussi d'apercevoir cette mystérieuse glacière qui, disait-on, conservait jusqu'à la Saint Jean, et parfois jusqu'à l'Assomption, la glace de l'étang qu'on y entreposait l'hiver.

Au Village

Les temps avaient bien changé. On était tout au début du nouveau siècle, François avait dix-neuf ans et son père était mort depuis moins de trois mois.

Au Château, le Comte Joseph était lui-même décédé depuis trois ans et son épouse Marthe depuis huit. Le Comte Henri, qui le dirigeait désormais, avait estimé que François était trop jeune pour assumer la charge de la

¹⁶ 560 hectares sur 1340 très exactement

métairie du Perruquet. Un arrangement¹⁷ avait été trouvé ; il avait pu venir s'installer avec sa mère dans un bâtiment du village, pas très grand, vingt-quatre escats¹⁸ à peine, mais bien placés, au croisement des routes, mitoyen de la mairie et en face de l'énorme maison Boscus, une propriété du Château à l'entrée monumentale.

Ses grands-parents et sa mère Marie l'avaient suivi dans la nouvelle maison et Marie avait été admise comme servante au Château.

La vie était devenue difficile et François avait choisi de compléter ses activités de cultivateur par le métier très rural de charron. On dit un temps, dans la famille, qu'il avait été tenté par un "Tour de France", comme Compagnon. Son périple, vite gâché par le mal du pays, n'aurait pas dépassé Béziers. Il conservera néanmoins de cette période un vrai dégoût de l'huile d'olive, inconnue ici, et un souvenir très concret, sous la forme d'un rabot qu'un exercice d'épreuves pratiques l'avait conduit à fabriquer de sa main.

Bref, il vivait et sa petite propriété ne comportant pas de pâture, il faisait paître ses bêtes sur les talus de la route. C'est à cette époque qu'il eut un incident avec le Château.

La calèche d'un des deux jeunes Comtes - l'histoire ne précise pas s'il s'agissait de Jules ou de Henri - passa par là ; elle s'arrêta et il avait vu venir vers lui le cocher, qui lui dit :

¹⁷ François était probablement devenu propriétaire, avec l'aide de son père, mais c'est à vérifier

¹⁸ 240 mètres carrés

- François, monsieur le Comte te fait dire d'aller ailleurs. Tu n'as pas le droit de faire paître ici ; c'est une propriété communale.

- Oh, Firmin, tu diras à monsieur le Comte que s'il court aussi vite que je l'emmerde, il ne va pas tarder à arriver au Château...

Il n'avait pas bougé, pas même jeté un regard vers l'équipage. A peine s'était-il en lui-même étonné du ton de sa réplique, que l'usage du patois n'avait guère adouci. Le soir même sa mère était renvoyée du château, sans doute au motif qu'elle avait encore beaucoup à faire pour affiner l'éducation de son manant de fils.

En 1901, François alla jusqu'au Canton, passer le Conseil de Révision. Faute de disposer d'un autre moyen de transport, il y alla à pied. Il n'était pas seul, cinq camarades, nés comme lui en 1881, l'accompagnaient. Ainsi la route leur parut moins longue ; encore que la distance, cinq kilomètres en passant le pont sur le Marguestaud, n'était pas de nature à en impressionner aucun. Ils l'avaient tous les cinq parcourue, assez souvent, pour aller jusqu'à la foire qui s'y tenait tous les mois. Etienne LEMESTRE et Antoine BAUBENS, venant des Chambous et d'en Laveran, derrière la Château, s'étaient rejoints au pont sur l'Hermitage, près du lavoir, avant de rejoindre François et Edouard DUFAUT au village ; ensemble, ils avaient pris au passage François ROULLI, au bout du chemin des Casaous et Pierre LAFITE un peu plus loin, en Tournou. A l'aller, ils marchèrent d'un bon pas, par crainte d'un retard et un peu angoissés par la solennité de

l'événement, mais surtout parce qu'ils auraient à ses montrer entièrement nus.

Enfin, tout se passa bien, ou à peu près. Le Major, évidemment, diagnostiqua les troubles de vision de François, qu'il baptisa du nom barbare de "Choroïdite atrophique". Il en fut réformé. Cela n'empêcha pas toute l'équipe de se joindre aux autres conscrits du Canton pour la fête traditionnelle, joyeuse et arrosée. Le retour, dans la nuit, en fut plus long.

Dans les jours qui suivirent, ils furent invités à un souper au château où le civet se révéla être, en fin de repas, celui d'un chat dont le jeune Comte Henri fit apporter la queue en preuve de sa farce.

- Monsieur le Comte, vous êtes un salop ! François avait bondi de table et c'est sur ces paroles qu'il avait, dans le même mouvement, quitté le château.

Puis le cours du temps avait repris. Sans doute par l'intermédiaire de Louis DUMONT, le garçon de Baudère, que François avait rencontré à l'occasion de quelque foire, il avait fait la connaissance de sa sœur Victorine. Elle était de trois ans sa cadette et ils s'accordèrent suffisamment bien pour se marier.

Ils eurent un garçon, Noël, qui mourut à l'âge de huit mois et dont il entretiendra toujours sa petite tombe, dans la première rangée du cimetière réservée aux anges, près de l'église. Ils eurent ensuite deux filles, Germaine et Marie-Louise.

Puis il y eut une dizaine d'années de répit avant la guerre, un répit dont ils profitèrent pour arrondir un peu la propriété par des acquisitions diverses et dispersée. Oh,

juste un peu, car elle n'atteindra jamais plus d'une dizaine d'arpents¹⁹, pâtures comprises. Ils ouvrirent aussi une petite épicerie, faisant bureau de tabac.

La première guerre



François a trente-trois ans quand la Grande Guerre éclate, effaçant sa réforme de 1901. En décembre, il est mis à la disposition du 23ème Régiment d'Artillerie, mais n'est appelé qu'en juin 1916

pour rejoindre PARIS.

Monter alors à Paris était toute une expédition. Il y avait bien depuis 1903 le petit train qui reliait GRENADE à la gare Roguet de TOULOUSE, mais il fallait donc aller jusqu'à GRENADE : 17 kilomètres au plus court, par la côte de GALEMBRUN et le plateau de LAUNAC

A PARIS, sa profession de charron - les mécaniciens de l'époque - lui permettant d'être affecté à des établissements de maintenance, il rejoignit la "Société des Moteurs à gaz", rue de Vouillé tout d'abord, puis 135 rue de la Convention. Il gardera des images de cauchemar des gigantesques usines d'obus d'André Citroën, à moins d'un kilomètre de là, et de celles des usines de voitures Renault, un peu plus loin, de l'autre côté de la Seine.

En Juin 1917, on le renverra à la Poudrerie Nationale de TOULOUSE jusqu'en Mars 1918 où il sera "mis en sursis" chez lui.

¹⁹ 5,6 hectares au décès de François

L'après-guerre

Dans les années qui suivirent la guerre, le Château fut frappé par les décès rapprochés, en 1923 et 1924 des deux jeunes Comtes, Jules et Henri ; un dramatique séisme. Henri laissait orpheline une toute jeune fille, mineure, qu'on dut placer sous la tutelle d'un Conseil de Famille. La succession vacilla durant quatre ans sous les coups de la charge financière nécessaire pour l'exploitation des terres, et du poids des frais de succession. Le Conseil de famille décida donc, en 1927, de vendre le Domaine à un simple manant qui avait fait office de percepteur à SAINT-GIRONS ; il s'affichait grand bourgeois, mais ne s'en appelait pas moins DUPONT, Hyppolite de son prénom. Il était flanqué de ses deux grands célibataires de fils, Raymond et Louis, tous deux sans profession et qui acceptaient volontiers de ne se faire appeler que par leur prénom, à la seule condition qu'il soit précédé du titre de "Monsieur". Au décès d'Hyppolite, en 1944, les deux fils prirent sa suite mais il ne restera bientôt que Raymond, un garçon sympathique mais fort original qui se faisait livrer le sucre en poudre dans une bouteille, au prétexte de vouloir faire des économies. Assez talentueux barbouilleur d'aquarelles, il eut souhaité que Lucien fût artiste peintre. Celui-ci choisira d'entrer dans l'industrie ; qui saura un jour ce que les beaux-arts y perdirent ?

L'autre événement notable fut l'arrivée en juillet 1923 du petit chemin de fer prolongeant jusqu' à CADOURS celui qui reliait déjà TOULOUSE à GRENADE. On avait craint un temps qu'il prît la ligne la plus courte,

passant par PELLEPORT. On le vit descendre de GALEMBRUN à travers bois et suivre le Marguestaud jusqu'au bas de PUYSEGUR avant de remonter sur CADOURS. Il passait ainsi à six-cents mètres de la maison et Germaine put en devenir le Chef de Station dès sa majorité, en 1927.

Sur le plan politique, séduit par les idées portées par les mouvements de gauche, François s'affichera socialiste ; cela lui donnera l'occasion de connaître Vincent AURIOL, le député de la Haute-Garonne et futur Président de la République. Il tirait même une certaine fierté de l'avoir, à ce moment-là, familièrement tutoyé. Il aimait raconter cette anecdote : à l'occasion d'une rencontre électorale, ou d'un banquet républicain, au moment où il s'apprêtait à allumer une cigarette, il lui avait tendu son paquet de gitanes "Maïs"²⁰ et lui avait spontanément dit :

- Tiens, Vincent, je n'ai pas les mêmes moyens que toi, mais je peux quand même t'offrir une cigarette...

C'est à cette époque qu'apparut au Château un jeune régisseur qui s'appelait Raoul ZELLER. Il venait d'assez loin, d'un autre village, qui portait le nom de PUYLAUSIC, où les foires et les marchés s'appelaient MASSEUBE et SAMATAN, et non comme ici GRENADE et CADOURS. Même son patois, pourtant proche cousin du leur, avait quelques sonorités étonnantes et s'émaillait de mots quasi inconnus. L'école d'agriculture d'ONDES, dont il venait tout juste de sortir, n'avait pas réussi à complètement le polir aux usages d'ici. Son village, à ses dires tout à fait

²⁰ Marque qui venait d'être lancée

comparables à celui d'ici tant par sa taille que par sa vocation agricole, devait être bien discret : il ne figurait même pas sur la carte, au verso du calendrier des Postes, il est vrai limité aux frontières de la Haute Garonne.

Raoul et Germaine se rencontrèrent, se plurent et se marièrent. Ils acquirent et aménagèrent la maison d'angle, mitoyenne à celle des parents. Raoul y installa l'électricité, qui venait juste d'arriver dans le village. Leur premier enfant, Lucien, y naquit le 13 janvier 1932. Mais la conjoncture économique, dès le début de l'année suivante, conduisit le Château à se passer de son jeune Intendant et Raoul n'avait pas trouvé d'autres solution qu'une reconversion dans le métier militaire en s'engageant dans les Gardes Mobiles. Sa première affectation fut LONGUYON, à plus de mille kilomètres de là, aux frontières du Luxembourg. Germaine suivit Raoul après avoir transmis son poste de Chef de Station à Marie-Louise, sa sœur cadette. Dans un premier temps, Lucien ne partit pas avec eux ; il les rejoindrait plusieurs mois plus tard ; un an, ou deux peut-être. C'est son grand-père François qui l'y conduira, en presque deux jours de train ; en troisième classe, évidemment, celle ou les banquettes étaient le plus souvent encore en bois. Il lui apprit, à les savoir par cœur, la liste des gares : Montauban, Brive, Limoges, Châteauroux, Vierzon, Orléans et Paris, qu'il fallait traverser en métro, puis Reims, Mézières, Sedan et Montmédy.

André VERDIER
Mai 2022